DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Albin Michel.

Drôles de métiers, roman.
Drôles de voyages, roman.
Une place au soleil, roman.
Trompe-l'œil, roman.
L'Honorable Japon, récit.
Les Américains, roman.
Le Jeu de Dames, roman.
Les Quatre Murs, roman.
Nous sommes dix-sept sous une lune très petite, roman.
Naissance d'un art nouveau. (Tendances de l'Art actuel.)

Aux Éditions Casterman.

Histoire mondiale de l'architecture et de l'urbanisme modernes, 2 vol.
La Cité de l'an 2000.
Vingt-cinq ans d'art vivant (1944-1969).
L'art pour quoi faire?

Chez divers éditeurs.

L'Art Abstrait, tomes 3 et 4 (en collaboration avec Michel Seuphor), Aimé Maeght.
Où vivrons-nous demain?, R. Laffont.
Les Erreurs monumentales, Hachette.
Les Cités de l'avenir, Planète-Denoël.
Esthétique de l'architecture contemporaine, Le Griffon.
L'Expressionnisme, Rencontre.
Les Maîtres du dessin satirique, Pierre Horay.
Monographies de : Atlan, Barré, Calder, Dubuffet, Étienne-Martin, Fautrier, Guitet, Kemeny, Marta Pan, Poliakoff, Schneider, Soulages.

ECHANTILLON

Michel Ragon

Histoire de la littérature prolétarienne *en France*

LITTÉRATURE OUVRIÈRE
LITTÉRATURE PAYSANNE
LITTÉRATURE D'EXPRESSION POPULAIRE

AM

Albin Michel

Nous remercions tout particulièrement pour leur aide

René Bonnet, Jean Prugnot, Robert Sabatier, Ferdinand Teulé,

Francis André, Marc Bernard, René Bonnet, Bernard Clavel, Maurice Lime, Tristan Rémy, les Éditions Gallimard, les Éditions du Seuil pour nous avoir fourni et autorisé à reproduire leurs documents photographiques,

le Musée Toulouse-Lautrec d'Albi pour nous avoir autorisé à reproduire les trois portraits de Bruant par Toulouse-Lautrec,

la Bibliothèque Nationale, à Paris

et Françoise Ragon qui s'est chargée de la tâche ingrate des relectures et de l'index.

Les documents hors-texte marqués M. R. proviennent des collections de l'auteur.

© *Éditions Albin Michel, 1974.*
22, rue Huyghens, 75014 Paris.

ISBN 2-226-00111-5

ÉCHANTILLON

Introduction

Il existe une importante bibliographie de la littérature d'expression populaire toungouze, macédonienne, russe, allemande, basque, croate, kalmouke, mais si l'on recherche des livres traitant de la littérature d'expression populaire française on ne trouve presque rien, sinon sur la littérature de colportage.

Avant la guerre de 1939, un seul ouvrage recensait la littérature d'expression populaire moderne : *Nouvel Age littéraire*, de Henry Poulaille. De vingt à vingt-trois ans, je m'efforçai de continuer le travail de Poulaille et publiai, en 1947, *Les Écrivains du Peuple* que Lucien Descaves, l'auteur de *Sous-offs*, voulut bien préfacer. Le livre disparut dans le naufrage de son éditeur, comme celui de Poulaille avait également sombré dans une même catastrophe. Ramassant les débris épars, et passant du manifeste à l'Histoire, je publiai en 1953 une nouvelle version de mon livre sous le titre *Histoire de la littérature ouvrière*. Édouard Dolléans, l'historien du mouvement ouvrier, en fit la présentation.

Depuis vingt ans, aucun autre ouvrage n'a été publié sur la question, et pourtant Dieu sait si l'on parle partout du peuple, si l'on se préoccupe de lui, si l'on prend son destin en main. Mais qu'il existe une littérature spécifiquement d'expression populaire, une littérature paysanne, une littérature prolétarienne, tout le monde s'en moque. Mieux, c'est une incongruité dont il ne faut pas parler. La littérature d'expression populaire toungouze, bravo, on peut lui consacrer une double page du *Monde*, mais la littérature d'expression populaire française, ça n'existe pas. Qu'on se le tienne pour dit.

D'ailleurs, les grands écrivains bourgeois (pardonnez-moi le pléonasme, en France, les Grands Écrivains sont toujours bourgeois), d'ailleurs, les grands écrivains bourgeois ne nous l'ont pas envoyé dire.

ÉCHANTILLON

« Tant que l'on est occupé à vivre, on ne trouve jamais le temps d'écrire », affirme Gide dans son *Journal*. Et Julien Benda, plus précis : « Une main calleuse ne pourra jamais écrire » (O.R.T.F., 10 décembre 1949).

Jean-Paul Sartre, dans *Orphée noir*, loue la poésie des esclaves noirs américains et s'étonne de l'absence d'une poésie prolétarienne française. « Il a manqué au prolétariat une poésie qui fût sociale, dans l'exacte mesure où elle était subjective. La poésie de la révolution future est restée aux mains des jeunes bourgeois. »

Comment en serait-il autrement puisque, nous dit Roland Barthes *(Mythologies, 1957)* : « En société bourgeoise, il n'y a ni culture, ni morale prolétarienne, il n'y a pas d'art prolétarien; idéologiquement, tout ce qui n'est pas bourgeois est obligé d'*emprunter* à la bourgeoisie. »

Si l'on essaie timidement de dire qu'il existe quand même une littérature prolétarienne française, il se trouvera toujours une personne « avertie » pour déclarer comme Gilles Martinet *(Le Nouvel Observateur*, 7 mai 1973*)* : « En France, comme ailleurs, la littérature dite "prolétarienne" n'a jamais produit que des écrivains de seconde zone. »

Bon, eh bien, nous allons écrire une Histoire de la littérature de Seconde Zone. Pourquoi pas? Ne nous vexons pas. Nous n'avons jamais prétendu être de Première Zone. La Première Zone depuis toujours, est réservée à la classe dominante. Certains s'étonneront peut-être de remarquer que les réfutateurs de la littérature prolétarienne que nous venons de citer sont tous (à part Benda) des écrivains dits « de gauche ». Mais nous verrons dans la suite de cet ouvrage que la gauche n'a, pas plus que la droite, jamais bien digéré la littérature prolétarienne. Pour la gauche aussi, la littérature prolétarienne a toujours été une incongruité.

Il faut bien dire que, telle que se présente la littérature française, l'apparition du prolétariat dans ce cénacle ne peut être qu'une inconvenance. Lorsque la voix du peuple passe par le tamis de ceux qui disent « représenter » le peuple, tout va bien. Mais si la voix du peuple apparaît, authentique, nue, elle scandalise. Il suffit de se souvenir du sort que les Encyclopédistes firent à Jean-Jacques Rousseau, que l'Université fit à Péguy, que les intellectuels du Front populaire firent à Poulaille. Et encore, dans ces trois cas, s'agissait-il d'intellectuels d'origine populaire, et non d'écrivains ouvriers demeurés prolétaires.

Toutes les littératures nationales ne sont pas aussi bourgeoises que la française. La littérature française souffre d'ailleurs de cet embourgeoisement. Il n'existe aucune œuvre en France qui soit l'équivalent de celle de Faulkner, de celle de Caldwell, de celle de Dostoïevski.

« A défaut d'un Dostoïevski, nous avons eu, aux deux extrêmes, un Gide et un Poulaille », écrit Alain Sergent. Cette séparation radicale des deux cultures conduit en effet la littérature bourgeoise au ronronnement et la littérature prolétarienne à l'essoufflement. Car si la littérature bourgeoise française n'a pas produit un Dostoïevski, la littérature prolétarienne française n'a pas non plus suscité un Jack London, ou un Gorki. Dans l'une et l'autre culture, on reste dans la grisaille.

Pratiquement, tous ceux que l'on considère comme les grands écrivains français n'ont jamais eu de soucis financiers, qu'ils aient bénéficié de fortunes familiales comme Mauriac, Gide, Montherlant, Larbaud; qu'ils aient été de hauts fonctionnaires comme Saint-John Perse, Giraudoux et Claudel; ou des professeurs comme Sartre. D'être si différenciés de la majorité de leurs contemporains n'a pas été sans pousser ces écrivains dans une sorte de ghetto culturel. Mais à l'inverse, la misère, la pauvreté, l'insécurité qu'ont connues les écrivains prolétariens dès leur enfance, est à la longue anesthésiante. D'où le caractère inachevé, « fatigué » de maintes œuvres d'expression populaire.

Le tragique de la littérature prolétarienne, outre ce stigmate de la fatigue, c'est aussi qu'elle doive passer par les comités de lecture des maisons d'édition bourgeoises et qu'elle soit, en conséquence, jugée selon des critères culturels bourgeois. Sans doute, les maisons d'édition bourgeoises feraient-elles un meilleur accueil à la littérature prolétarienne si celle-ci disposait d'un large public ouvrier. Mais à part quelques exceptions, les écrivains prolétariens ne touchent guère la classe ouvrière. Henry Poulaille tenta de remédier à cette carence par ses revues et sa collection *Nouvel Age*; le parti communiste français fit de même en créant les Éditions Sociales Internationales.

L'une des grandes difficultés de l'édition est de véhiculer le livre vers son lecteur potentiel. Or, le circuit des maisons d'édition n'est guère fait pour toucher un public populaire. L'éditeur ne trouve pas le lecteur, et le lecteur ne trouve pas le livre. Où se procurer la plupart des ouvrages dont je parle dans cette *Histoire de la littérature prolétarienne*, sinon dans quelques bibliothèques spécialisées. Beaucoup de ces livres ont été publiés chez des éditeurs disparus (Valois, Rieder) et mis au pilon; d'autres ont été imprimés à compte d'auteur.

Toutes ces considérations m'ont incité à réaliser une troisième version de ce qui fut mon premier livre.

Ce premier livre, *Les Écrivains du Peuple*, j'entrepris de l'écrire à Nantes, où j'avais commencé à quatorze ans par être garçon de courses, puis manœuvre, puis employé de bureau. A l'âge du garçon de courses je

dévorais Jean-Jacques Rousseau, à celle du manœuvre je découvrais Michelet, puis l'employé de bureau tomba je ne sais comment sur *Caliban parle*, de Guéhenno. Rousseau, plus le Michelet du *Peuple*, plus Guéhenno devaient me mener à la littérature prolétarienne. De Nantes, j'entrai en correspondance avec Poulaille, avec Guillaumin, avec Ludovic Massé. On m'aida à trouver des livres, mais seule la Bibliothèque nationale, à Paris, pouvait me permettre de rassembler la documentation nécessaire. Je vins à Paris en 1945 et, tout en continuant une existence plus ou moins prolétarienne (de manœuvre d'usine à bouquiniste sur les quais, en passant par la peinture en bâtiment et le travail agricole de saisonnier), je terminai *Les Écrivains du Peuple* qu'Alain Sergent fit publier chez Jean Vigneau en 1947, puis menai une vie militante dont l'*Histoire de la littérature ouvrière*, en 1953, fut l'étape ultime.

De 1947 à 1952 j'établis aussi deux monumentales anthologies : *Anthologie des Écrivains du Peuple* et *L'Ouvrier dans la littérature française*. Cela parce que je m'étais aperçu, par les difficultés que j'avais rencontrées à pouvoir lire des livres épuisés, soldés, pilonnés, que cette littérature d'expression populaire était maudite et qu'il me semblait utile d'en sauver au moins quelques fragments. Mais alors que chaque année il paraît des anthologies de vers et prose, dont l'originalité et l'urgence sont peu évidentes, ces anthologies uniques et irremplaçables n'ont jamais trouvé d'éditeur.

De même, il me fut impossible de faire rééditer ni Norbert Truquin, ni Lucien Bourgeois. Un grand éditeur de poésie refusa ma suggestion de rééditer Rictus et Couté (ce qu'il fit néanmoins une dizaine d'années plus tard).

C'est pourquoi cette troisième version est un livre tout nouveau dans la mesure où la partie historique est entièrement réécrite et où je me suis efforcé de donner beaucoup d'extraits et de références précises, tentant ainsi de pallier la difficulté de trouver les œuvres originales.

Depuis vingt ans que l'*Histoire de la littérature ouvrière* est devenue elle-même introuvable, les écrivains ouvriers et paysans n'ont pas cessé d'écrire. Ce qui se sait peu. Comme il n'existe plus de mouvement de littérature prolétarienne en France, ces écrivains sont encore plus isolés que jadis. Le problème était de les recenser, et de leur donner une place à la suite de leurs aînés. Ma troisième version est donc considérablement augmentée et mise à jour.

Tout au cours de cette histoire, on peut noter une évolution de l'écrivain ouvrier vis-à-vis de son métier. Avant le XIXe siècle, l'écrivain ouvrier montre une fierté de son état d'artisan. Au XIXe siècle, il s'attendrit sur son sort et se sent un rôle messianique. Au XXe siècle, apparaît l'éloge du pauvre chez Charles-Louis Philippe et chez Péguy, l'éloge des métiers dont l'écrivain ouvrier montre à la fois les servitudes et la grandeur (Pierre Hamp), la conscience de classe. Après 1945, le ton change encore. L'influence de Céline contribue à multiplier les descriptions sordides (Jean Meckert, Guillaume Wodli, Jean Douassot). Du dégoût, on s'achemine vers le ras-le-bol, on ne croit plus à rien. Le glissement vers un pessimisme foncier est très visible et correspond à trois générations : celle des lecteurs enthousiastes de *L'Humanité*, puis celle des lecteurs révoltés du *Monde libertaire*, enfin celle des lecteurs désabusés de *Charlie Hebdo*.

Ce serait falsifier les choses que de laisser penser à une conspiration permanente contre la littérature d'expression populaire. Certains livres obtiennent un grand succès : *Marie-Claire*, de Marguerite Audoux, *Travaux*, de Navel. Mais comme ces succès sont sans suite, et que livres et auteurs tombent plus ou moins vite dans l'oubli, on doit bien constater qu'il ne s'agit là que de succès de curiosité. Certains écrivains d'expression populaire sont donc des phénomènes de foire, que l'on exhibe pendant quelque temps, puis lorsque la curiosité se relâche, on les jette à la trappe.

On remarquera dans ce livre deux sortes d'écrivains d'expression populaire. Les plus typiques sont les ouvriers et les paysans qui écrivent, sans avoir pour autant abandonné leur métier. Nous les avons en général classés ensemble et, pour certains, par catégories professionnelles : les métallurgistes, les mineurs, les paysans. Il faut noter que certaines professions, comme les mineurs, les charpentiers, les cordonniers et les cultivateurs sont étrangement productives d'écrivains prolétariens.

L'autre catégorie se compose d'autodidactes, anciens prolétaires, devenus plus ou moins écrivains professionnels (J.-J. Rousseau, Henry Poulaille, Marc Bernard, Bernard Clavel), et dont l'œuvre est indissolublement liée à leurs origines et à leurs années de vie prolétarienne.

Sur cette seconde catégorie se branche une troisième, plus floue, plus contestable, celle des fils de prolétaires, le plus souvent boursiers, qui ont fait des études normales, mais qui, dans le milieu culturel bourgeois où ils ont été admis, ressentent un malaise qui peut aller jusqu'à la révolte. Leur œuvre est faite de ce déchirement entre deux cultures (Guéhenno, Guilloux).

Autre bizarrerie : l'authentique expression populaire d'écrivains que l'on ne peut qualifier de prolétariens en raison de certains aspects déplaisamment ou complaisamment réactionnaires de leur œuvre. Je

veux parler de Péguy, de Jouhandeau, de Giono. Péguy, le fils de la rempailleuse de chaises d'Orléans, le boursier en révolte contre le monde de la culture bourgeoise, a écrit des pages d'expression populaire splendides *(L'Argent, Notre Jeunesse)*. Jouhandeau, le fils du petit boucher de Guéret, mal intégré lui aussi au monde culturel parisien, a donné une chronique méticuleuse d'une société semi-rurale qui fait de lui une sorte de Proust des petites gens de province. Giono, l'ex-employé de banque de Manosque, a créé un monde paysan mythique, certes, mais qui plonge aux sources les plus profondes d'un terroir.

Sauf si l'on se limite strictement aux ouvriers et aux paysans qui écrivent, il est difficile de ne pas glisser dans la confusion. Les querelles entre le parti communiste et les écrivains prolétariens sont venues en grande partie de la volonté du parti communiste de ne pas laisser l'exclusivité de la littérature prolétarienne aux seuls prolétaires. A tel point que l'on put voir Aragon se parer du titre d' « écrivain prolétarien ». Il est vrai que, par ailleurs, les écrivains prolétariens soviétiques, tout comme les écrivains prolétariens français du groupe d'Henry Poulaille, tendaient à exclure de la littérature tout romanesque, à en faire en réalité une branche « sauvage » de la sociologie, composée de documents bruts et que, par opposition à l'esthétisme, ils en arrivaient à bannir toute esthétique.

Confusion encore que de confondre populisme et littérature prolétarienne. Confusion si courante que le *Dictionnaire de la littérature française contemporaine*, d'André Bourin et Jean Rousselot (Larousse 1966), l'entérine en ces termes :

> *Populisme.* Groupe littéraire, créé en 1929, dont l'initiateur fut Léon Lemonnier et les principaux animateurs André Thérive, Antonine Coullet-Tessier, Eugène Dabit, Jean Prévost, Henry Poulaille, Tristan Rémy, Marc Bernard.

La notice *Poulaille* indique aussi une participation de cet écrivain à l'École Populiste, sans aucune mention de l'École Prolétarienne française, fondée par Poulaille justement en réaction contre le populisme, mouvement bourgeois s'il en fut.

Or, si Dabit et Rémy ont reçu le prix Populiste, ils n'ont jamais adhéré à cette École; pas plus que Marc Bernard. Et encore moins Poulaille, adversaire acharné du populisme, avant tout représenté par Lemonnier et Thérive.

Il n'empêche que Dabit et Rémy, acceptant le prix Populiste (que Poulaille, pour sa part, refusa) ont contribué à cette confusion. Confusion poursuivie par l'attribution du prix Populiste à Jean Pallu (1930), Louis Guilloux (1942), Bernard Clavel (1962).

On remarquera que j'emploie le terme d'écrivain ouvrier uniquement pour les prolétaires qui écrivent; que j'appelle plus souvent écrivains prolétariens les autodidactes anciens prolétaires devenus des intellectuels prolétariens. Mais que, pour l'ensemble, je parle de littérature d'expression populaire. Or, là encore, une confusion risque de se produire. Il ne faut pas confondre la littérature d'expression populaire, c'est-à-dire qui exprime les idées, les sentiments, les mœurs du peuple, et la littérature de diffusion populaire, dite, elle aussi, « littérature marginale » : littérature de colportage jadis, romans populaires hier, romans-feuilletons, romans policiers, romans-photos aujourd'hui; soit ce que Richard Hoggart a fort justement nommé « la culture du pauvre ».

Cette « culture du pauvre » est, elle-même, loin d'être négligeable, bien qu'également négligée. Elle a sa propre histoire et ses propres mythes. Nous parlerons dans ce livre de la littérature ouvrière de colportage. Mais la littérature de colportage qui va des almanachs du début de l'imprimerie jusqu'au Second Empire (Bibliothèque Bleue à quatre sous, ancêtre du moderne livre de poche) a été pour une grande part écrite par des aristocrates. Toute une étude serait à faire sur l'histoire de cette « culture du pauvre », où l'on verrait que les romans de chevalerie ne sont autres que les équivalents de nos modernes romans policiers et que, de la littérature populaire à la littérature savante, le passage se fait par *Gargantua, Don Quichotte, Les Contes de ma Mère l'Oye*, comme inversement la littérature savante emploie parfois les ficelles de la littérature populaire *(Les Aventures de Télémaque, Paul et Virginie, Robinson Crusoé)*.

Il n'empêche que le roman populaire moderne (de Ponson du Terrail à Delly), écrit par des bourgeois qui ont pris la relève des aristocrates fournisseurs de copie pour la littérature de colportage, tombe souvent dans le pire conformisme social. On peut même dire qu'il est un excellent instrument de propagande de l'ordre moral, de la morale de soumission à tous les tabous. Mais il lui arrive de devenir aussi un instrument de désaliénation. Songeons à ce merveilleux outil de propagande saint-simonienne et fouriériste que furent les romans-feuilletons d'Eugène Sue, à cette manière dont Michel Zévaco sut adapter le feuilleton historique d'Alexandre Dumas aux thèses radicales-socialistes, à ces héros « anarchistes » contemporains de la bande à Bonnot que sont *Fantomas* et *Arsène Lupin*.

Pour conclure cette parenthèse, disons que la littérature d'expression populaire dont nous avons tenté de faire l'histoire est populaire par son expression, alors que le roman populaire (dont l'histoire reste à faire) est populaire par sa destination. Ainsi comprendra-t-on ce qui semble paradoxal et ne l'est pas : que la littérature d'expression populaire ne touche pas forcément le public populaire et que le roman populaire puisse enthousiasmer des intellectuels bourgeois.

Bah! diront certains lecteurs, il n'y a que deux littératures, la bonne et la mauvaise. Tout le reste n'est que verbiage. C'est avec ce genre de réflexions que l'on écarte en général la littérature prolétarienne. Mais la chose n'est pas non plus si simple. La « bonne » littérature n'est, au fond, souvent que verbiage (il suffit de lire *Tel Quel* pour s'en convaincre).

Allons! se sont dit certains intellectuels bourgeois sincères, si la vérité est en usine, travaillons à l'usine, faisons-nous ouvriers. Le mouvement qui a poussé des étudiants à se faire ouvriers chez Renault après mai 1968, se plaçait dans une même perspective que l'élan qui fit les prêtres ouvriers après la Libération. Mais ce phénomène n'était pas nouveau. Henry Poulaille citait en 1930 Jean de Vincennes qui, pendant une semaine, s'astreignit à faire de « bas métiers » et revint ensuite dans son appartement confortable, « rescapé de l'enfer », écrire en toute quiétude *De pauvres vies*.

Il est vrai que cet exemple n'est qu'une grossière caricature. Le prière d'insérer de Jean de Vincennes ne spécifie-t-il pas : « Jean de Vincennes tint sous des déguisements variés à pénétrer dans les cercles les plus fermés des enfers parisiens. Il entreprit un voyage d'exploration à travers la misère et la souffrance, se plia aux plus rebutantes épreuves des chômeurs en quête de besognes de rencontre. »

Par contre Jacques Valdour, Simone Weil et Michèle Aumont, tous les trois professeurs, et tous les trois ouvriers volontaires pendant de longues années, sont les antécédents directs des prêtres ouvriers et des étudiants qui choisirent l'usine après 68. Dans les deux premiers cas, le résultat fut décevant, à la fois pour eux et pour nous.

Pendant plus de dix ans, Jacques Valdour s'astreignit à mener une vie prolétarienne très dure et à décrire le résultat de ses expériences : *La Vie ouvrière* (1909), *Les Mariniers* (1914), *L'Ouvrier agricole* (1919), *Les Mineurs* (1919), *Ouvriers parisiens d'après-guerre* (1923). Maurrassien, cet « ouvrier volontaire » a souvent déformé les faits ou même simplement passé dans la vie ouvrière sans y comprendre quoi que ce soit. Et pourtant, c'était un sincère, car on ne quitte pas l'Université pour l'usine et la mine par amusement, surtout pendant dix ans.

Poulaille, ayant parlé à un ouvrier de ce jeune bourgeois qui « depuis dix ans faisait toutes sortes de métiers et vivait la vie des compagnons », l'ouvrier répondit :

> Quand il en aura marre, il ira retrouver les siens, sa famille qui est aux as... Comme pour l'enfant prodigue, on tuera le veau en son honneur. Et voilà. Noùs, c'est notre route qu'il faut suivre et même qu'on soit « crevé », il faut continuer... Que chacun reste dans sa classe. Ce brave type, il nous est sympathique, c'est un sincère, il ne serait pas resté si longtemps; eh bien, malgré tout, je pense, c'est plus fort que moi, qu'il a pris simplement, sans y songer une minute, la place d'un autre qui, lui, attendait la croûte en salaire de son boulot.

Cette réponse peut aider à comprendre les rapports difficiles entre les étudiants révolutionnaires qui se firent ouvriers après 68 et leurs camarades de travail.

On a beaucoup parlé de l'expérience ouvrière de Simone Weil. Cette jeune femme, professeur au lycée du Puy, militante syndicaliste, collaboratrice de la *Révolution prolétarienne* de Monatte, avait d'abord décidé de vivre avec cinq francs par jour, afin de pouvoir verser la majorité de son salaire à la caisse de solidarité des mineurs. Mais cela ne lui parut pas suffisant, et elle abandonna l'enseignement pour faire son apprentissage en usine. Ouvrière dans une fonderie en 1934, puis chez Renault, elle écrivit un *Journal d'usine* qui a été publié après sa mort sous le titre *La Condition ouvrière* (1951).

Cette « condition ouvrière », que nous décrit Simone Weil, est-elle plus authentique que celle peinte par Zola qui n'avait jamais manié d'autre outil que le porte-plume? Non, car ce n'est pas « l'état d'esprit » de l'ouvrier que ce journal exprime, mais « l'état d'âme » d'une intellectuelle qui s'est « condamnée » à vivre parmi les ouvriers.

Un écrivain ouvrier aurait-il écrit ceci :

> L'ignorance totale de ce à quoi on travaille est excessivement démoralisante. On n'a pas le sentiment qu'un « produit » résulte des efforts qu'on fournit.

Ou encore :

> J'y ai laissé ma gaieté dans cette existence; j'en garde au cœur une amertume ineffaçable. Et quand même je suis heureuse d'avoir vécu ça.

La vision que Simone Weil a de l'usine est fatalement plus noire que celle qu'en rapporte l'ouvrier chaque soir. L'ouvrier n'a pas connu une autre existence. Il travaille dans son milieu, à son métier. Il n'y perd pas fatalement sa gaieté. Il n'en garde pas obligatoirement une « amertume » ineffaçable. Le travail manuel était infiniment plus dur, plus déprimant pour Simone Weil que pour sa collègue qui avait commencé cette vie à quinze ans, s'y était fait des muscles et ne pensait pas du matin au soir si un « produit » résultait ou non des « efforts fournis ». La paye du samedi, le bal du dimanche, une robe de cretonne neuve, bien des joies échappaient à Simone Weil. Il suffit de comparer *Travaux* de Navel au *Journal d'usine* de Simone Weil et l'on comprendra ce que je veux dire.

Les prêtres ouvriers, que Gilbert Cesbron nous montre dans son roman *Les Saints vont en enfer* (1952), ressemblent assez à Simone Weil. Ces « missionnaires » font, eux aussi, un « sacrifice ». Ils vont à l'usine comme d'autres prêtres vont au Congo. Que leur apostolat tende à « refaire de l'Église le témoin du Christ pauvre, du Christ ouvrier » (Henri Perrin), ceci est une autre histoire. Ces prêtres courageux ont répondu par leur action au reproche de Pierre Hamp : « Aucun prêtre n'a osé cette reconstitution du christianisme des mains, se mettre au travail avec ceux que l'on veut convaincre » (*Germinal*, 14 juillet 1944).

– Dans la même perspective que Simone Weil et les prêtres ouvriers, citons le cas plus récent de Jean Girette, bourgeois polytechnicien, ancien directeur industriel, qui devint volontairement ouvrier tourneur puis « frère » de paroisse. (*Je cherche la justice*, 1972.)

Michèle Aumont, l'auteur de *Femmes en usines* (1953), des *Dialogues de la vie ouvrière* (1953), du *Monde ouvrier inconnu* (1956), avait trente-cinq ans et travaillait depuis dix ans en usine, lorsqu'elle publia en 1958 *En usine, pourquoi?* Ancien professeur de philo qui s'embauche volontairement en usine à l'âge de vingt-quatre ans, à la veille de l'Agrégation, Michèle Aumont est devenue tourneur sur métaux. Militante catholique et cégétiste, cette fille d'un directeur d'import-export est sans illusion sur ce que son insertion peut apporter au monde ouvrier, mais, dit-elle : « Aimer, c'est être avec. »

***

L'objet de nos recherches n'est donc pas l'expression populaire quelle qu'elle soit, ni la littérature destinée aux classes pauvres. Nous nous sommes attaché à dégager de l'expression populaire en général, c'est-à-dire de la littérature émanant d'autodidactes nés dans le peuple et ayant eu une formation de travailleurs manuels, ce qui pouvait montrer le visage authentique du peuple, son évolution, ses aspirations, ses plaintes et ses joies. Nous avons choisi des auteurs oubliés, inconnus parfois, méconnus souvent, non pas tant pour la valeur artistique de leurs écrits, que pour le témoignage direct, irremplaçable, de leur message social. Cette *Histoire de la littérature prolétarienne* est donc liée très étroitement à l'histoire du mouvement ouvrier comme à l'histoire de l'évolution paysanne.

En conséquence, on pourra nous rétorquer qu'il ne pouvait exister de littérature prolétarienne avant le XIXe siècle, celle-ci ne pouvant naître et se développer qu'avec la montée sociale du prolétariat et l'extension de l'instruction aux classes pauvres [1].

Il est toujours facile de contester un titre. Lorsque j'ai intitulé mon premier livre *Les Écrivains du Peuple*, on n'a pas manqué de me dire : Qu'est-ce que le peuple? Où commence-t-il? Où finit-il? Il est vrai qu'il est difficile de trouver aujourd'hui des gens qui se flattent d'être bourgeois, ni même qui veulent reconnaître faire partie de cette classe. Aurait-il fallu employer le terme d'*Écrivains autodidactes?* Mais, c'est la même chose : tout le monde veut être autodidacte. Il n'est agrégé qui ne vous assure qu'au lycée il était un cancre et que tout ce qu'il sait, il ne le doit qu'à lui seul. Passons...

Nous reconnaissons volontiers qu'avant le XIXe siècle, l'expression ouvrière est le fait d'artisans. Ouvrier et artisan étaient alors synonymes. Que dit l'*Encyclopédie* de Diderot? « Ouvrier : Se dit en général de tout artisan qui travaille de quelque métier que ce soit. » Même Littré, au XIXe siècle, dans son Dictionnaire, ne sépare pas l'ouvrier de l'artisan : « Ouvrier : Qui travaille à la main pour différents métiers... Classe ouvrière, partie de la population qui se compose des artisans, des ouvriers. »

Nous verrons que la prise de conscience de classe est d'abord le fait

1. L'histoire de la culture pour tous commence les 20-21 avril 1792 avec le rapport de Condorcet à la Convention sur l'*Organisation générale de l'instruction publique* d'où se dégage l'idée de l'éducation universelle et permanente. En 1830, l'Association polytechnique est créée pour le développement de l'instruction populaire; en 1835, la première bibliothèque populaire est ouverte à Paris; en 1847, Guizot jette un cri d'alarme : « L'invasion des classes pauvres par l'instruction est un élément qui doit miner la société dans ses fondements. » Néanmoins, en 1882 sont votées les lois sur l'école primaire obligatoire, c'est-à-dire le droit au savoir pour tous. De 1898 à 1902 : Universités populaires; de 1898 à 1910 : Sillon de Marc Sangnier. 1919 : Robert Garric lance les Équipes sociales. Loi sur l'enseignement technique. 1936 : Maisons de la culture, collèges du travail.

d'artisans : cordonniers, menuisiers, maçons, tisserands. Quant au paysan, s'il resta plus longtemps inculte que l'artisan, plus isolé, il fut néanmoins dès le Moyen Age un ferment de révolution [1].

Si notre livre s'attache plus particulièrement à l'*Histoire de la littérature prolétarienne*, depuis l'authentique littérature ouvrière née entre 1830 et 1848 (en même temps que s'affirmait, dans son originalité, sa propre culture, une classe sociale née de l'industrie) jusqu'à nos jours, il nous a paru néanmoins important et « éclairant » de rechercher, du Moyen Age au XIXe siècle, les prémices de cette expression prolétarienne.

***

Dans *Regards neufs sur les autodidactes* (1960), anthologie qui va de Jack London à Georges Navel, Benigno Cacérès écrit : « Malgré les apparences et quelques très rares exceptions, le travailleur manuel est moins que jamais représenté dans la littérature française d'aujourd'hui. Et le monde de la culture est peut-être plus que jamais éloigné du monde du travail. »

Les bonnes volontés bourgeoises n'ont pourtant pas manqué : les Universités populaires de 1904, les Équipes sociales de Garric, le Sillon de Sangnier, le Théâtre du Peuple de Bussang, l'unanimisme, l'École Populiste héritière du naturalisme de Zola, les intellectuels se faisant même ouvriers comme Simone Weil ou les étudiants d'après 68, les Maisons de la Culture, etc. Pierre Hamp a dit avec un humour désabusé de cette « littérature sociale », née de ces bonnes volontés : « Un écrivain est dit social quand il s'aperçoit que la société contient des gens qui travaillent à des métiers que lui n'aimerait pas faire » *(L'Art et le Travail)*.

Entre les intellectuels dits progressistes et le prolétariat, le fossé n'a pas été moins grand, malgré les apparences. Pour ne rien dire des surréa-

1. Les jacqueries furent nombreuses au Moyen Age (révolte des serfs de Normandie en 997, jacquerie sous Philippe le Bel en 1292, etc.). Aucune n'atteignit en France l'ampleur de la révolte des paysans anglais en 1391. Londres pris, trois ministres furent exécutés et l'aristocratie crut sa fin imminente. Les moines vagabonds eurent sans doute un rôle important dans cette agitation paysanne médiévale. La révolte devint néanmoins en France guerre civile larvée au XVIIe siècle où la misère des campagnes fut particulièrement affreuse : Croquants du Périgord (1634-1637), Va-nu-pieds de Normandie (1639), jacqueries de Bretagne (1675), Camisards (1702). On connaît le célèbre passage de La Bruyère sur les paysans « mangeurs de racines ». Le gouverneur du Dauphiné est encore plus précis. Il écrit, en 1675 : « La plus grande partie des habitants n'ont vécu pendant l'hiver que de pain de glands et de racines, et présentement on les voit manger l'herbe des prés et l'écorce des arbres. »

listes qui, même dans leur phase marxiste, étaient en complet divorce avec la culture populaire, comme avec les aspirations ouvrières [1], Jean-Richard Bloch « compagnon de route » du parti communiste, écrivait : « Nous sommes épouvantés de la pauvreté de nos communications d'écrivains avec le prolétariat, avec le paysan. »

Il est bien évident que, dès les débuts de la révolution soviétique, le parti communiste s'est préoccupé du problème de la littérature prolétarienne. Mais tout en proclamant sa volonté de changer le monde, le parti communiste russe n'a jamais pris une position très claire sur le problème de la culture. Devait-on abandonner l'ancienne, considérée comme bourgeoise, ainsi que le proclamaient des intellectuels « futuristes » comme Maïakovski? Lénine, qui détestait Maïakovski, s'élevait au contraire contre les dangers de l'ouvriérisme :

> Il faut que les ouvriers ne se renferment pas dans le cadre artificiellement rétréci de la *littérature ouvrière*, mais apprennent à comprendre de mieux en mieux la littérature générale. D'ailleurs, il serait plus exact de dire, au lieu de « se renferment », sont renfermés, parce que les ouvriers, eux, lisent et veulent lire tout ce qu'on écrit pour les intellectuels, et seuls quelques (pitoyables) intellectuels pensent qu'aux « ouvriers » il suffit de parler de la vie à l'usine et de rabâcher ce qu'ils savent depuis longtemps. *(Que faire?)*

Par là même, Lénine s'opposait au *Proletcult* désireux de créer une littérature soviétique qui fût exclusivement prolétarienne. Par là même il restait fidèle à l'idée marxiste du prolétariat classe universelle, absorbant toutes les cultures. Dans la même perspective, Trotski repoussait aussi toute idée de littérature prolétarienne, disant « qu'il n'y en aura jamais et qu'en définitive il n'y a pas de raison de le regretter. Le prolétariat, soulignait Trotski, s'empare du pouvoir dans le but d'en finir avec la culture de classe et de préparer la voie à une culture humaine ».

Mais le *Proletcult*, fondé dès 1917 sous le gouvernement de Kerenski, comptait en 1920 450 000 membres et publiait quinze revues. Comme le *Proletcult* aidait le gouvernement soviétique dans sa campagne d'alphabétisation, le parti communiste ne put donc pas lui montrer une hostilité trop marquée. D'ailleurs, les débuts de la politique culturelle en U.R.S.S. furent à la tolérance et le parti communiste ne voyait aucune objection

1. Le rôle des écrivains surréalistes par rapport au parti communiste a été fort surestimé, au détriment de celui des écrivains prolétariens. Pour qui s'intéresse aux aberrations d'intellectuels spécifiquement bourgeois voulant devenir révolutionnaires, lire *Révolutionnaires sans révolution*, par André Thirion (R. Laffont, 1972). Thirion félicite par exemple Breton d'avoir remis « à son point mort, ce canular, la littérature prolétarienne ».

à ce que se développe une littérature prolétarienne, comme se développait une littérature futuriste. Ce qu'il ne voulait pas, c'est privilégier un groupe et reconnaître par exemple la littérature prolétarienne pour la seule littérature révolutionnaire.

A partir du moment où le parti communiste soviétique lancera, en 1928, son premier plan quinquennal, la R.A.P.P.(Association des Écrivains prolétariens soviétiques) noyautera la plupart des autres associations littéraires, assimilant l'effort littéraire à l'effort industriel (la mythologie du Magnitogorsk et du stakhanovisme!). Des brigades d'écrivains partent étudier sur place les grands combinats industriels. Des romanciers s'engagent même comme simples ouvriers sur les chantiers. Environ 12 000 *rabcors* sont enrôlés dans la littérature, auréolés du titre de « travailleurs de choc de la plume ». Aux *rabcors* (correspondants ouvriers) répondent les *selcors* (correspondants paysans), les *voencors* (correspondants militaires), les *yuncors* (correspondants pour la jeunesse) [1].

On a beaucoup plaisanté sur ces *rabcors*, que le parti communiste français essaiera d'implanter sans succès en France. Il n'empêche que ce mouvement rappelle, d'une manière planifiée, la floraison spontanée d'écrivains ouvriers à l'époque romantique.

En 1923, Victor Serge écrivait dans *Clarté :*

> Le groupe Vagranka s'est formé au faubourg Rogojsko-Simonovski (Moscou) de seize correspondants ouvriers de journaux. Un vieil écrivain bolchevik, Perekati-Polé, aveugle, pauvre autant qu'on peut l'être — c'est un oublié — les réunit dans son logis dépourvu de confort et leur apprend à rythmer le vers et la prose. Les chaises font défaut : on s'accroupit en rond sur le plancher. Bien sûr, les œuvres de ce petit cénacle littéraire où l'on vient parfumé de goudron, d'huile à machine et de poussière métallique sont encore imparfaites, mais ne pensez-vous pas avec moi que la seule apparition de ce cénacle est un fait capital? Et qu'il promet tout de même un peu plus à la culture humaine que tel salon exquisément littéraire de Paris? A Tsaritsine, il s'est formé une association d'écrivains prolétaires, tous inédits. On y trouve : un serrurier, un tourneur, un cuisinier, des manœuvres. Ni Pierre Hamp ni Gorki ne s'en gausseraient. On sait que la presse soviétique encourage, depuis des années, l'initiative de ses correspondants ouvriers, ruraux, soldats, marins. Ils sont des milliers.

Malheureusement, beaucoup de *rabcors* n'étaient pas d'authentiques écrivains ouvriers, mais des ouvriers élus pour leurs vertus plus politiques qu'intellectuelles. Si bien que la production de la littérature prolétarienne soviétique devint d'une absolue monotonie, se contentant de vanter « la joie du travail intensif » *(sic)*.

1. J.-P.-A. Bernard, *Le Parti communiste français et la question littéraire*, 1921-1939, Presses Universitaires de Grenoble, 1972.

En 1932, deux ans après l'hystérie ouvriériste du congrès de Kharkov, la R.A.P.P. était condamnée sous l'influence conjuguée de Gorki et de Boukharine. Mais une nouvelle idéologie littéraire allait naître, le « réalisme socialiste » qui, tout comme la « littérature prolétarienne » auparavant, allait devenir un nouveau credo.

Nous verrons, dans la chronologie que nous avons tenté de faire sur le mouvement de littérature prolétarienne en France, que les prises de position du parti communiste soviétique quant à la littérature n'ont pas été sans influer sur les positions des intellectuels « progressistes » français. Les écrivains français qui se sont rapprochés du parti communiste à ses débuts ont été rares; Anatole France et Romain Rolland sont les seules exceptions. Henri Barbusse, lui, adhère au P.C. dès 1923 et sera jusqu'à sa mort, en 1935, le « grand écrivain officiel » du P.C.F.

Anatole France, Romain Rolland, Henri Barbusse sont des humanistes, et cet humanisme va marquer la première ligne littéraire du parti communiste français. Henri Barbusse fera une grande place aux écrivains prolétariens du groupe Poulaille, pourtant dans l'ensemble antimarxistes. Et la ligne œcuménique de Barbusse sera celle qui, plus tard, après quelques années de sectarisme ouvriériste (après Kharkov), triomphera au sein de l'A.E.A.R. Développer une littérature révolutionnaire encore inexistante en France, et attirer l'attention du prolétariat sur cette littérature, tel était l'un des buts de l'A.E.A.R. On était bien loin déjà de la littérature prolétarienne. Dans son livre sur la *Littérature soviétique*, le cocardier Aragon, oubliant déjà qu'il avait défendu (contre Barbusse) les *rabcors* au congrès de Kharkov, reprochait aux écrivains prolétariens soviétiques de s'être rendus « coupables sous un langage politique qui se donnait pour communiste, d'avoir gravement méconnu l'héritage du grand peuple russe » *(sic)*.

Rien d'étonnant à ce que, après la disparition de Barbusse, et la montée d'Aragon qui allait, après la Seconde Guerre mondiale, occuper le fauteuil de l'auteur du *Feu* à la direction littéraire du P.C.F., les écrivains prolétariens français soient particulièrement malmenés ou boycottés par la presse communiste.

Obligé, après Kharkov, d'opter pour une politique prolétarienne de la littérature (ce que le P.C.F. avait auparavant toujours refusé, cherchant au contraire à se concilier le plus possible les écrivains bourgeois, ce qui continuera d'ailleurs après Kharkov puisque le P.C.F.

ira jusqu'à relancer Céline et Montherlant [1]), le P.C.F. ne pourra admettre qu'il existe une littérature prolétarienne qui ne soit pas marxiste. Or, la plupart des écrivains spécifiquement ouvriers et paysans, en France, n'étaient pas marxistes. L'École Prolétarienne de Poulaille n'était pas marxiste. Anarchisme, proudhonisme ou apolitisme, on pouvait classer les écrivains prolétariens français dans bien des catégories, sauf la marxiste. Singulière anomalie!

Si bien que l'on ne pardonnera aucune erreur à Poulaille, qu'on l'accusera même tout bonnement de fascisme, « alors que l'on ne demandera aucun certificat de marxisme à des écrivains de la taille d'un Gide ou d'un Romain Rolland [2] ».

Henry Poulaille, dans *Nouvel Age littéraire* (1930) qui est, en France, le premier manifeste de la littérature prolétarienne, ne parlait pourtant pas autrement que Lénine et Trotski lorsqu'il écrivait : « Même si elle devait, à l'exclusion de toute autre littérature, devenir celle de demain, nous ne croyons pas que la littérature prolétarienne soit une fin de l'art d'écrire. L'influence d'œuvres comme celle de C.-F. Ramuz ou de Cendrars aura peut-être plus d'importance que toutes les tentatives prolétariennes réunies. »

Ce que le P.C.F. avait sans doute le plus en aversion, c'est le caractère introspectif, la tendance à la confession, de la plupart des écrits prolétariens de langue française. On a toujours préféré, dans la critique littéraire communiste, Voltaire à Rousseau, tenant rigueur à ce dernier de son individualisme et de sa misanthropie. Là encore, le bourgeois « progressiste » était préféré à l'ancien prolétaire autodidacte. Il y a là une curieuse constante dans cette défiance du parti communiste envers les intellectuels autodidactes d'origine populaire, comme envers les hommes de gauche non marxistes.

Lucien Jean, à propos de Marguerite Audoux, déclarait : « Nous sommes tous des petits-fils de Rousseau, et nous ne sommes bons qu'à nous confesser. » Et Benigno Cacérès, cinquante ans plus tard, confirme : « Les textes d'autodidactes sont toujours écrits — ou tout au moins pensés — à la première personne... Quand ils écrivent *je*, ils témoignent. »

1. Alors que Poulaille est exclu de toutes les publications communistes, à l'exception de *Monde* de Barbusse, *Les Caves du Vatican* de Gide paraissent en feuilleton dans *L'Humanité* en 1933. Aragon exhortera Montherlant et Céline à choisir « la cause du prolétariat ». En 1935 encore, Jacques Duclos lui-même demandait à Céline de prendre une position « de gauche ». Il est vrai que déjà, au XIXe siècle, Marx et Engels appréciaient plus Balzac, pourtant homme de droite, que le socialiste « confusionniste » Eugène Sue. Cf. *Le Parti communiste français et la question littéraire*, par J.-P.-A. Bernard.
2. *Ibid.*

Ce qui donne ce caractère exceptionnel d'authenticité à la littérature prolétarienne est aussi sa faiblesse. Elle se hausse difficilement à l'universel. De plus, esthétiquement, elle patauge souvent dans ce néo-naturalisme qu'elle reprochait aux populistes de pratiquer.

Mais qu'il apparaisse un Maxime Gorki [1], un Jack London, un Panaït Istrati, et ces défauts disparaissent. Il aura manqué à la littérature prolétarienne française des écrivains de cette taille.

Ce qui n'empêche que la carence de poésie prolétarienne dont parle Sartre n'est carence que si l'on se refuse à prendre en considération Gaston Couté, Francis André, Tristan Rémy. Certains de leurs poèmes valent bien la poésie des Noirs américains que Sartre loue en regrettant qu'il n'existe pas de poésie ouvrière française correspondante. Affirmer le contraire, c'est tomber dans un exotisme facile. Et Sartre ignore-t-il le *Chant des ouvriers* de l'ancien canut Pierre Dupont qu'admirait Baudelaire à juste titre? Quant à son affirmation que « la poésie de la révolution future est restée aux mains des jeunes bourgeois », elle fait sourire si l'on songe que l'ouvrier et communard Eugène Pottier est l'auteur de *L'Internationale*.

Je ne prétends pas que toute littérature ouvrière est admirable, même si, dans ses intentions, elle est en effet admirable. Mais je soutiens que la littérature d'expression populaire française a déjà produit maints chefs-d'œuvre.

Si Marguerite Audoux, Émile Guillaumin, Navel ne sont pas des inconnus; si *Marie-Claire* de Marguerite Audoux, et les *Mémoires d'un Compagnon*, d'Agricol Perdiguier sont publiés en livres de poche, cela ne signifie aucunement qu'ils ne sont pas, quand même, méconnus. Et qui a lu les beaux romans de Georges David, l'horloger tourangeau; qui a lu l'admirable *Ascension* de Lucien Bourgeois; qui a lu Norbert Truquin, Malva, Jean Pallu, tant d'autres?... Placer au rebut toute une littérature tient du génocide culturel.

1. Il est cocasse de voir en 1927 que l'Académie communiste russe refuse le titre d'écrivain prolétarien à Gorki. Ce fils d'ouvrier, qui commença à travailler de ses mains à douze ans, qui participa à la première révolution russe de 1905, qui ne dut sa liberté qu'à l'exil (comme Lénine) et qui fut propagandiste bolcheviste en France et en Amérique, fut sans doute le premier écrivain soviétique *interdit* en Russie communiste. En 1918, alors que les publications les plus diverses ont libre cours dans la toute jeune Union soviétique, le journal que publie Gorki est en effet interdit en Russie. Gorki s'exile une nouvelle fois en 1921. Il vivra en Italie jusqu'en 1928, date à laquelle il retournera triomphalement en U.R.S.S., luttant à la fois contre l'Union des Écrivains prolétariens et pour les écrivains ouvriers qu'il ne cessera d'aider. Contrairement à Lénine qui rejetait Gorki auquel il reprochait une « conception mystique de la révolution », Staline misera sur Gorki et en fera l'écrivain « officiel » de l'U.R.S.S.

A propos de la censure qui s'exerce sur les écrivains tchécoslovaques depuis 1968, Louis Aragon a pu parler de « Biafra de l'esprit ». Mais il n'y a pas que dans les démocraties populaires que s'exercent des « Biafra culturels ». Il n'y a pas qu'en U.R.S.S. que des Soljénitsyne sont bâillonnés. La censure du monde capitaliste est plus insidieuse, moins voyante et, par là même, aussi efficace. C'est ce qui explique la méconnaissance, pour ne pas dire l'ignorance des Français de leur littérature prolétarienne.

Ce génocide culturel n'est pas nouveau. Rutebeuf resta inédit pendant six cents ans. Agricol Perdiguier ne fut tiré de l'oubli qu'en 1914, par Daniel Halévy.

Cette *Histoire de la littérature prolétarienne* doit donc être reçue comme l'histoire d'une littérature inconnue [1], d'une littérature oubliée aussitôt qu'elle apparaît, d'une littérature méprisée, d'une littérature qui n'est pas considérée comme de la littérature, d'une littérature étrangement condamnée, aussi bien par les systèmes capitalistes que socialistes, à demeurer marginale.

1. Elle est loin de faire un recensement complet de la littérature prolétarienne de langue française. Nous ne prétendons qu'à un premier défrichement. Le Père Feller indique avoir recensé deux mille volumes. La littérature prolétarienne est un territoire peu exploré, mal exploré, dans lequel nous invitons à s'aventurer les étudiants et les chercheurs. Que de beaux sujets de thèse en souffrance!

CHAPITRE PREMIER

Naissance et développement d'une expression ouvrière

(Du Moyen Age au XVIII[e] siècle)

Pourquoi nous laisser faire dommage?
Nous sommes hommes comme ils sont,
Des membres avons comme ils ont,
Et tout autant grands cœurs avons;
Et tout autant souffrir pouvons...

Poème populaire médiéval.

ÉCHANTILLON

Mon Seigneur Dieu, tu sais combien
On m'a fait chacun jour d'alarmes;
Comme sergents royaux, gens d'armes
Et autres avec, qu'on sait bien
Qui

Pour à mes veaux la tête fendre,
Pour bien égorger mes moutons
Sont gens qui ont barbe au menton.
Mais cherchez qui pour me défendre,
Pugnet?

Hélas! c'est bien pour se débattre,
Entre nous, pauvres laboureurs,
Quand un tas de méchants coureurs,
Nous battent en lieu de combattre.
Pro nobis.

Enfin, au XVII[e] siècle, vint Adam Billaut [1], que l'on appela en son temps le « Virgile au rabot ». Comme Burns devint poète en conduisant sa charrue, comme Hans Sachs trouva l'inspiration en faisant des souliers, Adam Billaut, né le 31 janvier 1602, à Nevers, d'une pauvre famille paysanne, fut à la fois menuisier et poète.

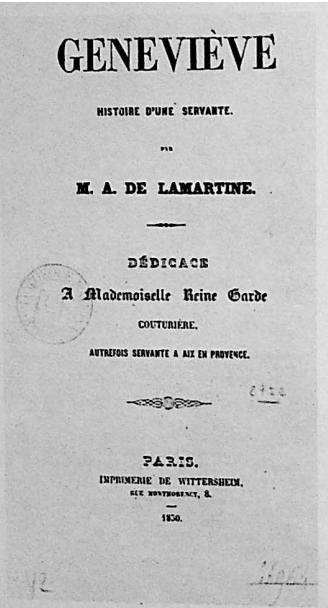
Adam Billaut vécut jusqu'à trente-cinq ans à Nevers, sa ville natale, célèbre parmi les Neversois, un peu écrivain public en même temps que menuisier. Les fiancés lui commandaient leur lit nuptial avec l'épithalame destiné à être chanté à la noce. S'il menuisait un cercueil, il devait écrire également l'épitaphe destinée à être gravée sur la tombe. C'est alors que l'abbé de Marolles le rencontra par hasard, lut ses vers et considéra ce menuisier « comme une des plus rares choses du siècle ». Il le fit connaître à la duchesse de Nevers et ainsi Adam Billaut fut lancé dans le monde, particulièrement dans cette société de « poètes crottés » et de belles dames que peignit Tallemant des Réaux et qui évoluait autour de Saint-Amant. Un moment à la mode, tous les écrivains parlent de lui. Corneille le met dans un sonnet, Rotrou lui consacre une épigramme, Scarron et Scudéry lui dédient des odes. Cette vogue, la pension que lui accorde Richelieu, l'accueil qui lui est fait à la cour devaient tourner la tête au pauvre artisan. Mais Adam Billaut s'aperçut que les beaux esprits qui le flagornaient voyaient surtout en lui une singularité amusante. Amer, le poète partit en Italie où il commença

1. Cf. *Rimailleurs et poëtereaux*, par André Trofimoff, Chambriand, éd. 1951. Quarante et une pages sont consacrées à Adam Billaut, poète bachique. L'auteur fait peu mention du caractère ouvrier de ce poète.

I. LITTÉRATURE DE COLPORTAGE EXPRESSION POPULAIRE

Grand Compost des Bergiers, 1497. *Bibliothèque nationale*

Grand Compost des Bergiers, 1497. *Bibliothèque nationale*



GENEVIÈVE

HISTOIRE D'UNE SERVANTE.

PAR

M. A. DE LAMARTINE.

DÉDICACE

A Mademoiselle Reine Garde

COUTURIÈRE,

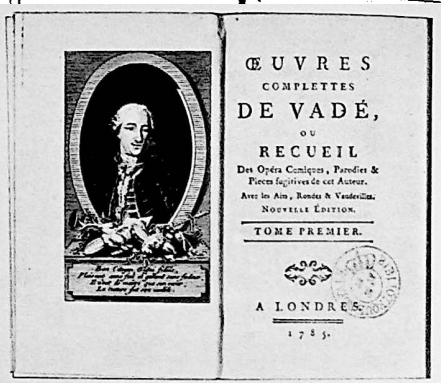
AUTREFOIS SERVANTE A AIX EN PROVENCE.

PARIS.

IMPRIMERIE DE WITTERSHEIM,

RUE MONTMORENCY, 8.

1850.



ŒUVRES

COMPLETTES

DE VADÉ,

OU

RECUEIL

Des Opéra Comiques, Parodies & Pieces fugitives de cet Auteur.

Avec les Airs, Rondes & Vaudevilles.

NOUVELLE ÉDITION.

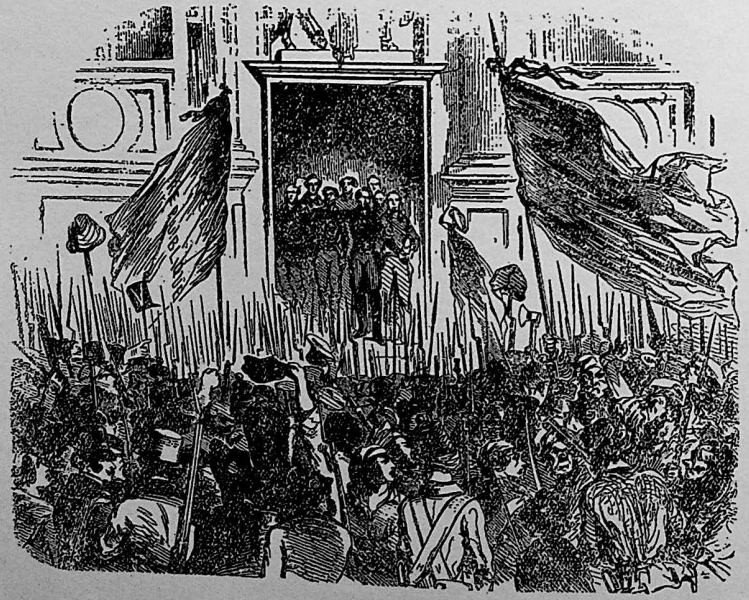
TOME PREMIER.

A LONDRES.

1785.

Page de titre et frontispice des *Œuvres complètes* de Vadé, tome premier, Londres, 1785. *Bibliothèque nationale*

Page de titre de *Geneviève, histoire d'une servante*, par Lamartine, 1850. *Bibliothèque nationale*



« M. de Lamartine haranguant le peuple à l'Hôtel de Ville, le 26 février 1848 ». *L'Illustration*, 1848

à regretter sa rue de Nevers et ses outils. Brusquement, il quitta « le monde » et retourna à Nevers, près de sa femme et de ses trois enfants qu'il avait abandonnés, grisé par sa gloire imprévue.

Ses poésies bachiques, ses épîtres aux « grands », ses sonnets et ses odes forment le gros de son œuvre et ne diffèrent guère de la poésie flagorneuse et précieuse, à la mode sous Louis XIII. Ce qui lui vaut notre attention, c'est bien plutôt le revirement qui s'opère chez Adam Billaut lorsqu'il a renoncé à la cour et repris son métier. Il écrit alors à un ami :

Mais pourtant tu sauras que le bruit de ma scie
Me plaît mieux mille fois que le bruit de la cour.

Il s'affirme alors dans son originalité :

Le vice n'est pas grand de ne posséder rien;
Un homme de vertu ne manque pas de bien;
J'en trouverai toujours assez dans ma boutique
Suivant de mon rabot la première pratique...

Il devient le poète ouvrier, fier à la fois de son rabot et de ses vers :

Pourvu qu'en rabotant ma diligence apporte
De quoi faire rouler la course d'un vivant,
Je serai plus content de vivre de la sorte
Que si j'avais gagné tous les biens du Levant.
S'élève qui voudra sur l'inconstante roue
Dont la déesse aveugle en nous trompant se joue,
Je ne m'intrigue point de son funeste accueil.
...
Qu'on sache que je suis d'une tige champêtre,
Que mes prédécesseurs menaient les brebis paître,
Que la rusticité vit naître mes aïeux,
Mais que j'ai ce bonheur, en ce siècle où nous sommes,
Que, bien que je sois bas au langage des hommes,
Je parle quand je veux le langage des dieux.
...
Tel grand va s'étonnant de voir que je rabote,
A qui je répondrai pour le désabuser
En son aveuglement, que son âme radote
De posséder des biens dont il ne sait user;
Qu'un partage inégal des dons de la nature
Ne nous fait pas jouir d'une même aventure;

de Henry Poulaille et de la littérature d'expression populaire » qui se propose d'éditer les nombreux inédits de cet écrivain. Elle a notamment publié un roman écrit par Poulaille en 1921 : *Ahasvérus dans l'anonymat glorieux.*

Tristan Rémy

Né en 1897, Tristan Rémy fut employé aux Chemins de fer pendant une trentaine d'années. Ses romans sont fort différents de ceux des autres écrivains prolétariens. Chez lui, ni autobiographie ni récit vécu. C'est un écrivain d'imagination, d'une imagination un peu feuilletonnesque, voire mélodramatique, qui ne manque pas de charme. Ayant toujours vécu dans les faubourgs ouvriers de Paris, il lui a suffi d'observer autour de lui pour trouver ses personnages. Ses romans, ce

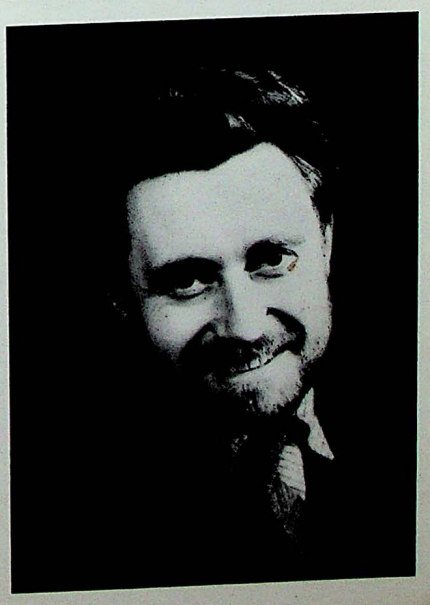
Tristan Rémy.

sont, si l'on veut, des romances populaires qui chantent les quartiers. Il semble, à le lire, qu'un accordéon soit toujours en sourdine.

Porte Clignancourt (1928), nous fait vivre dans la zone, avec un enfant bien silhouetté, Milo, et ses « parents » : un ouvrier et une prostituée. *A l'ancien tonnelier* (1931) nous décrit l'existence des biffins et des charbonniers, qui se retrouvent dans un même café. Avec *Sainte-Marie-des-Flots* (1932), ce sont les débardeurs et les mariniers de la Villette, du

4. ÉCRIVAINS PROLÉTARIENS

Henry Poulaille en 1947.
Photo X. Doc. M.R.



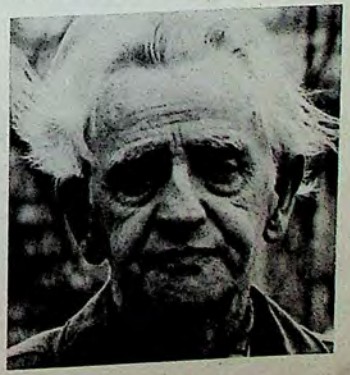
Tristan Rémy en 1947.
Photo René Jacques. Doc. M.R.

◀ Lucien Bourgeois, ouvrier imprimeur, à l'époque où il écrivait *L'ascension*. *Photo X. Doc. M.R.*

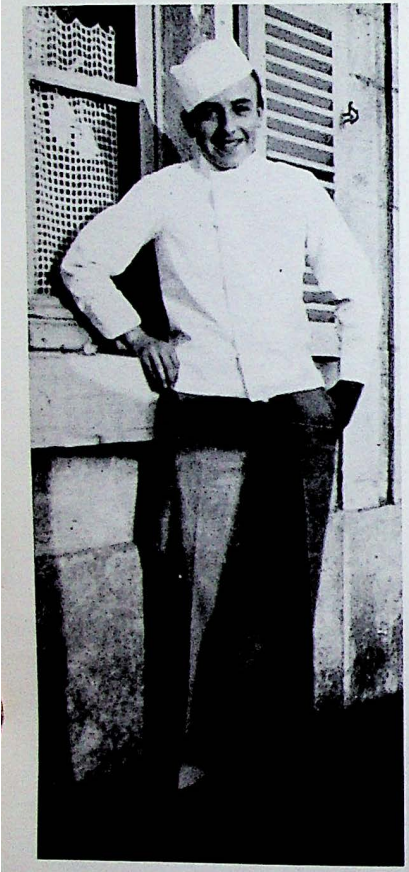
De gauche à droite : Valois, Guignard, Léon Gerbe (livres à la main), Maurice Fombeure (militaire), Poulaille, Autry, T. Rémy. *Photo X. Col. T. Rémy*

Marc Bernard. *Photo Blanc et Demilly. Doc. Éd. Gallimard*

Louis Guilloux. *Photo Jacques Sassier. Doc. Éditions Gallimard*

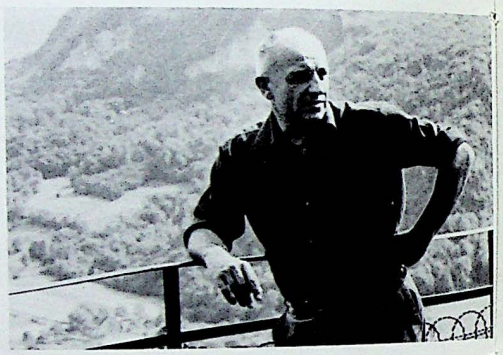


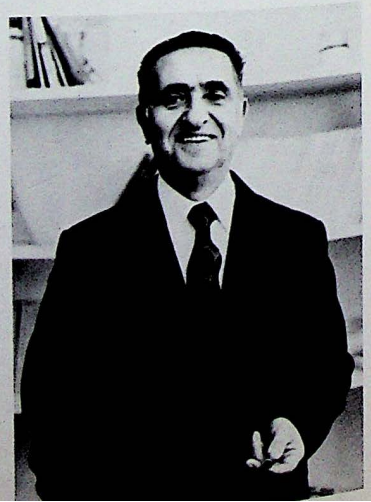
Marc Bernard (à droite) avec le poète Laforêt, majoral du félibrige, vers 1932-1935. *Photo X. Col. M. Bernard*



Bernard Clavel à quatorze ans, apprenti pâtissier à Dôle. *Photo X. Col. B. Clavel*

Bernard Clavel. *Photo H.R. Dufour. Doc. Éditions Robert Laffont*





Benigno Cacérès. *Photo Monier. Doc. Éditions du Seuil*

port au charbon et les clochards. Livres confus, où l'action est toujours assez embrouillée. Mais *Faubourg Saint-Antoine* (1936) échappe à ces critiques. Dans ce livre, le romancier tient solidement ses personnages et certaines scènes de l'apprenti menuisier-ébéniste et de la foire au pain d'épice sont d'une remarquable maîtrise.

La Grande Lutte (1937) est un livre de propagande. Un bon livre de propagande d'ailleurs, bien construit, vivant, et qui retrace les luttes ouvrières qui aboutirent aux lois sociales de 1936.

L'Homme du canal (1947) est encore une sorte de fantaisie à la Dickens, qui avait paru autrefois dans *L'Humanité* sous le titre *Jonny l'indifférent*. Cette histoire d'un débardeur a la même gentillesse, et un lyrisme très voisin du *Pierrot mon ami*, de Raymond Queneau.

Mais vous aurez compris dès maintenant que Tristan Rémy est surtout un poète. Et je dois dire que ce sont les poèmes de Tristan Rémy que je préfère dans son œuvre. Pourquoi sont-ils aussi peu connus?

Depuis qu'il avait lâché les outils, tout à l'heure,
Pour le meeting où il allait,
— Pour qu'un premier de mai soit beau, il faut qu'on se dérange
Bon Dieu, mais c'est si loin la Grange —
Ses deux grosses mains poilues étalées sur ses cuisses
S'ennuyaient,
Se prenaient, se serraient sans rencontrer jamais
Leurs impressions habituelles.
...

Depuis qu'il avait lâché les outils, tout à l'heure,
Elles étaient lasses
De ne sentir ni le manche de la pioche
Ni rien qui vienne buter contre leur paume,
Cric ou levier, moellons, bitumes, masses.
Elles l'ennuyaient aussi si elles s'ennuyaient, elles.

Il les laissa glisser, ballantes entre ses jambes
Où, jointes, malgré les chocs du train,
Elles imploraient des souvenirs pour se distraire :
Fraîcheur de la glaise,
Fuite éperdue du sable sec,
Résistance passive à la pelle des terres collantes.

Réunis dans un recueil, *Prolétariat* (1932), nombreux sont les poèmes de cette veine.

Peintre des rues populaires aux orgues de Barbarie, aux accordéonistes près des bouches de métro et aux athlètes s'exhibant sur les boulevards près des marchands de frites; biographe des petites gens,

Abadie (Auguste), 91.
Abdullah (Charles), 231.
Aicard (Jean), 132.
Ajalbert (Jean), 133.
Albert (Charles), 147.
Albrecht (Wolfram), 289.
Alexandre (le maçon), 54.
Allemann (Maurice), 258, 265, 266.
Altman (Georges), 184, 205, 221.
André (Francis), 25, 168, 179, 184, 187, 192, 200, 270, 272, 273, 274, 275, 287.
Anselme (Jean l'), 197, 199, 248, 293.
Apulée, 33.
Aragon (Louis), 14, 23, 24, 26, 147, 148, 179, 182, 187, 190, 195, 223, 289.
Arène (Paul), 92.
Arland (Marcel), 269, 287.
Armand (Eugène), 146, 292.
Astouin, 91.
Athénaios, 34.
Aubanel, 92.
Aubigné (Agrippa d'), 33.
Aubret (Raymond), 197, 199.
Audoux (Marguerite), 13, 24, 25, 148, 149, 155, 156, 157, 165, 171, 178, 218, 292.
Aumont (Michèle), 16, 18.
Autry (Pierre), 184, 221.
Avray (Charles d'), 146.
Ayguesparse (Albert), 178, 184, 186, 187, 287.
Aymé (Marcel), 248.

Babeuf, 60, 71.
Bachelard (Gaston), 225.
Bachelet (Émile), 197, 243, 246, 247, 293.
Bachelin (Henri), 144, 279, 282, 291.
Baillon (André), 279, 282.
Balzac, 24, 38, 77, 171.
Bancal (T. L.), 184.
Barbier (Auguste), 77, 78.
Barbieux (Edmond), 266.
Barbusse (Henri), 23, 24, 178, 179, 181, 182, 183, 184, 186, 187, 190, 192, 239, 240, 262, 265, 287, 289.
Bardin (Angélina), 279.
Baroja (Pio), 181.
Barrès (Maurice), 149.
Barth (Bruno), 257.
Barthes (Roland), 10.
Barthet (Paul), 292.
Baudelaire, 25, 35, 79, 95, 96.
Baudoin de Sebourg, 30, 293.
Baudoin (Gaston), 284.
Baumann (Émile), 241.
Bazin (Hervé), 277.
Bazin (René), 135.
Béarn (Pierre), 167.
Bedel (Maurice), 157.
Bellanger (Roger), 183, 190, 200, 242.
Benda (Julien), 10.
Béranger, 84, 89, 92, 93, 94, 97, 114, 138, 166.
Bernard (J.-P.-A.), 22, 24, 289.
Bernard (Marc), 13, 14, 179, 181, 184, 186, 192, 205, 213, 214, 215, 217, 252.
Bernard (Tristan), 158.
Berteloot (Paul), 200, 266.
Berteloot (René), 199, 200, 266.
Berthier (P.-V.), 144, 147, 292.
Besson (Pierre), 275.
Beuzeville, 89, 91, 114.
Billaut (Adam), 47, 48, 49, 50, 52, 89, 165, 170, 173, 293.
Billy (André), 238.

ÉCHANTILLON

Blanc (Aimé), 284.
Blanc (Julien), 233.
Blanc (Louis), 78.
Bloch (Jean-Richard), 21, 134, 187, 240, 289.
Bloy (Léon), 140, 141, 145, 189, 219.
Boccace, 39.
Bochot (Pierre), 242.
Bocquet (Léon), 132, 237, 259, 260.
Bodève (Simone), 237.
Boehme (Jacob), 294.
Boel (Lil), 238.
Boileau (Étienne), 34.
Boisguillebert, 64.
Boissy, 84.
Bojer (Johan), 181, 207.
Bollème (Geneviève), 38, 289.
Bonissel (René), 171.
Bonnato (J.), 251.
Bonneff (Léon), 220, 222.
Bonneff (Maurice), 220, 222.
Bonnefoy (Faustin), 294.
Bonnet (Batisto), 135, 178, 279.
Bonnet (René), 187, 189, 195, 197, 200, 201, 239, 243, 247, 264, 292, 293.
Bonnot (bande à), 15, 247.
Bontemps (Charles-Auguste), 147.
Bontoux-Maurel (Charles), 187, 193, 237.
Borrély (Maria), 284.
Bossuet, 64.
Botrel (Théodore), 135.
Bouchor (Maurice), 132.
Boudard (Alphonse), 233.
Boujut (Pierre), 199.
Boukharine, 23.
Bouniol (Bathild), 89.
Bourcier (Charles), 172.
Bourgeois (Charles), 195, 292.
Bourgeois (Lucien), 12, 25, 168, 170, 177, 178, 187, 190, 195, 238, 239, 240, 241, 252, 265, 287, 292.
Bourges (Roger), 197, 199.
Bourguignon (Fred), 199.
Bourin (André), 14.
Bousquet (Joë), 277.
Boutefeu (Roger), 195, 197, 243, 250, 251, 279.
Boyer (Abel), 251.
Braibant (Marcel), 269, 273, 275, 288.
Brassy (Robert), 231.
Brecht (Bertholt), 190.
Brenn, 223.
Brepson (Auguste), 223.
Breton (André), 21, 179.
Briant, R., 199.
Brious, 84.
Brizeux, 135.
Bruant (Aristide), 137, 138, 139, 141.
Brun (Charles), 136, 288.
Brunel (Lucien), 187.
Buchez, 81.
Buchon (Max), 135.
Burns, 48, 118.
Bussières (Raymond), 190, 242.

Cabet, 81, 101.
Cacérès (Benigno), 20, 24, 195, 225, 226, 227, 288, 292, 293.
Calaferte (Louis), 225, 227.
Caldwell, 10.
Camus, 216.
Camusat (Pierre), 288.
Caplain (P.), 89.
Caron, 183.
Carpentier (Marie), 91.
Cartier (Jacques), 39.
Casals, 277.
Cé (Camille), 133, 167.
Céline (L.-F.), 13, 24.
Cendrars, 24, 172, 178, 181, 221.
Cesbron (Gilbert), 18.
Cézanne, 131.
Chabrol (Jean-Pierre), 232.
Chaissac (Gaston), 243, 248, 286, 294.
Chambiet, Ch., 138, 294.
Champfleury, 38, 289.
Chamson (André), 284.
Chancerel (Léon), 134.
Chanvin (Charles), 150.
Charloun, 135.
Chartier (Alain), 33.
Chateaubriand, 91.
Chateaubriant (Alphonse de), 135, 284.
Chateauneu (Roger), 225, 229.
Chauveau (Léopold), 211.
Cheiner (Jules), 261.
Chennevière (Georges), 134.
Chérau (Gaston), 135, 269.
Chevalier (Maurice), 232.
Chevalley (Abel), 45, 288.
Chevallier (Gabriel), 248.
Cholokov, 184.
Chrestien de Troyes, 32, 33.
Cladel (Léon), 135.
Clar (Fanny), 284.
Clara (Hector), 200.
Claris de Laris, 31.
Claudel, 11, 31, 137.
Clavel (Bernard), 13, 15, 225, 229, 230.

Clément (J.-B.), 210.
Clovys, 138.
Cocteau (Jean), 31, 173.
Coinci (Gauthier de), 32.
Colette, 217, 219.
Combe (Rose), 167, 187, 284.
Condorcet, 19.
Considérant, 81.
Coornaert, 60, 290.
Copeau (Jacques), 134, 288.
Coppée (François), 128, 132.
Corbon (Anthime), 81.
Corneille, 48.
Corréard, 89.
Corrie (Joe), 181, 258.
Cottigny (François), 237.
Coucy (de), 30.
Coullet-Tessier (Antonine), 14.
Coulon (Marcel), 271.
Couté (Gaston), 12, 25, 137, 138, 141, 142, 143, 144, 145, 259, 261, 292.
Craipeau (Maria), 266.
Craste (Victor), 184.
Cresson (Georges), 181, 241, 292.
Cressot (Joseph), 269, 284.
Crouzy (H.-V.), 184, 190.
Cru (Jacques), 197, 292.

Dabit (Eugène), 14, 167, 168, 183, 184, 186, 187, 189, 190, 205, 211, 213, 214, 242, 292.
Danoen (Émile), 197, 232.
Danton, 60.
Darien (Georges), 139.
Darmon (J.-J.), 38, 290.
Daudet (Alphonse), 135, 288.
Daudet (Léon), 133, 143.
Daumier, 181.
Dautry (Raoul), 61, 290.
David (Georges), 25, 178, 184, 186, 279, 280, 281.
Day (Hem), 146, 294.
Degeyter (Pierre), 95.
Dekker (Thomas), 46, 293.
Delatousche (Germain), 241.
Delly, 15.
Deloney (Thomas), 45, 46, 158, 173, 288, 293.
Delteil (Joseph), 277.
Denux (Roger), 171, 269.
Depresle (Gaston), 178, 287.
Déroulède, 148.
Desbeaux (Claude), 85.
Desbordes (Daniel), 238.
Desbordes-Valmore (Marceline), 91.
Descaves (Lucien), 9, 145, 154, 222, 223.
Deschamps (Antony), 78.
Deschamps (Eustache Morel, dit), 33.
Désert (Camille-Robert), 284, 286.
Desmauves (Roger), 238.
Desmoulins (Camille), 60.
Desrousseaux (Alexandre), 237.
Desse (Charles), 190, 223.
Dethier (René), 292.
Dickens, 209.
Diderot, 19, 68.
Doff (Neel), 190, 207, 217, 218, 219, 222, 225, 233.
Dolléans (Édouard), 9, 81, 89, 189, 197, 247, 290.
Dommanget (Maurice), 171, 291.
Dorlet, 146.
Dostoïevski, 10, 11, 153, 156, 218, 281.
Douart (Georges), 255.
Douassot (Jean), 13, 233.
Doyen (Albert), 134.
Doyon (André-Louis), 294.
Drouins de Lavesne, 30.
Dubinal (Achille), 31.
Dubourg (Maurice), 292.
Dubuffet, 248.
Du Fail (Noël), 33.
Dufour (Cécile), 89.
Dufresne, 44.
Duhamel, 173.
Dumas (Alexandre), 15, 37, 78.
Dumas (Alphonse), 92.
Dumay (Raymond), 284.
Dupont (Pierre), 25, 79, 92, 94, 95, 96, 120, 138.
Durand (Alexis), 91, 114.
Dusserre (Antonin), 272.
Duveau (Georges), 96, 290.
Duveyrier, 79.

Édouard (Robert), 197, 199, 231.
Ehrenbourg (Ilya), 186.
Elder (Marc), 135.
Éluard, 179.
Enfantin, 78, 81.
Engels, 24, 81, 83, 288.
Erckmann-Chatrian, 135.
Esquiros, 84.
Etcherelli (Claire), 225, 230.
Existence, 276.

Fagus, 137.
Fallet (René), 197, 232.
Faulkner, 10.

FAURE (Élie), 189.
FAURE (Sébastien), 146.
FELLER (Paul), 26, 200, 201, 287.
FERRAND (Denis), 84.
FESTEAU (Louis), 84, 86, 87, 89, 119.
FLAHERTY, 167, 181.
FLAUBERT, 96.
FLEURÉ (Eugène), 231.
FLEURY (Élisa), 89.
FLORY (Jean), 195, 292.
FOISIL (Madeleine), 291.
FOMBEURE (Maurice), 184, 205, 220.
FONTENAY (Florentin-Julien), 238.
FORT (Paul), 137, 141.
FORTOUL (Marius), 89.
FOUGERON, 223.
FOUQUIN, 197, 262, 292, 293.
FOURASTIÉ (Françoise), 288.
FOURASTIÉ (Jean), 155, 288.
FOURCHAMBAULT (Jacques de), 291.
FOURIER (Charles), 75, 81, 84, 228.
FOURNEL, 289.
FOURNIER (Alain), 157, 222.
FOURNIER (Éliézer), 272.
FOURRIER, 178.
FRANCE (Anatole), 23, 131.
FRAPIÉ (Léon), 150, 154, 167.
FRÉVILLE (Jean), 179, 183, 186, 187, 193, 223, 252, 288.
FROSSARD (Henri), 199.
FUNK-BRENTANO, 55.

GACHON (Lucien), 155, 171, 181, 184, 187, 269, 270, 292.
GALIBERT (Dauphiné-la-clef-des-cœurs), 107.
GARDE (Reine), 80, 89, 90, 91, 92.
GARMY (René), 261.
GARRIC (Robert), 19, 20, 240, 292.
GAUCHER (Victor), 86.
GAUGUIN, 131, 140.
GAULTIER-GARGUILLE, 34, 52.
GAUNY, 89.
GAUTHIER (Maximilien), 222, 223.
GAUTIER (Théophile), 79.
GAY (Delphine), 78.
GEFFROY (Gustave), 223.
GELU, 135.
GENEVOIX (Maurice), 135, 284.
GÉRALDY (Paul), 246.
GERBE (Léon), 184, 186, 223, 292.
GERMIGNY (Paul), 86, 91.
GHÉON (Henri), 134.
GIAUFFRET (B.), 183.
GIBEAU (Yves), 232.
GIDE (André), 10, 11, 24, 150, 151, 155, 165, 166, 186, 187, 189, 190, 211, 213, 226, 292.
GILBERT (Jean), 231.
GILL (André), 137, 181.
GILLAND (Jérôme-Pierre), 82, 83, 97.
GIMET (François), 89, 287.
GIONO (Jean), 14, 173, 181, 182, 186, 187, 189, 207, 213, 223, 224, 225, 240, 241, 246, 284, 292.
GIRAUDOUX, 11.
GIRETTE (Jean), 18.
GOETHE, 166.
GONZALLE, 91, 294.
GORIELY (Benjamin), 184.
GORKI, 11, 22, 23, 25, 184, 187, 207, 220, 289.
GORNIK (Zegota), 199, 200, 266.
GOSSEZ (A.-M.), 271.
GRAVE (Jean), 133, 146, 178, 294.
GREGH (Fernand), 132.
GRENADOU (Ephraïm), 278.
GREPPO (Benoît), 81.
GREPPO (Joseph), 81.
GRILLET (Jean), 51.
GRIMM, 52.
GRINGOIRE, 29.
GRINON (Hector), 237.
GRIVOT (Ch.-A.), 91, 238.
GROSZ, 181.
GUAIT (Lyonnais-la-Fidélité), 105.
GUÉGUEN-DREYFUS, 223.
GUÉHENNO (Jean), 12, 13, 80, 147, 172, 173, 178, 179, 181, 195, 205, 223, 225, 239, 288.
GUÉPIDOR, 238.
GUÉPIN (Docteur), 104.
GUÉRIN (Daniel), 59, 146, 290, 291.
GUIET (Siméon), 237.
GUIEYSSE (Charles), 171.
GUILLAUME D'AQUITAINE, 30.
GUILLAUME DE VILLENEUVE, 30.
GUILLAUMIN (Émile), 12, 25, 133, 148, 149, 154, 155, 157, 171, 178, 187, 195, 235, 269, 270, 272, 273, 275, 277, 278, 279, 280, 283, 286, 288, 291, 292.
GUILLON (Jean), 242.
GUILLOUX (Louis), 13, 15, 147, 178, 181, 189, 199, 213, 214, 215, 216, 217, 223, 225.
GUIRAUD (Gaston), 223.
GUIZOT, 19, 82.

HABARU (Augustin), 184, 205, 272, 273.

HAINE (Édouard), 184.
HALÉVY (Daniel), 26, 84, 98, 109, 133, 155, 172, 240, 278, 290, 291.
HALÉVY (Léon), 84.
HALÉVY (Ludovic), 84.
HALLÉ (Maurice), 146.
HAMP (Pierre), 13, 18, 20, 22, 158, 160, 166, 167, 173, 178, 186, 199, 252, 289.
HAMSUN, 181, 207, 219.
HARDY (Thomas), 156, 207.
HARMEL (Cl.), 144, 290.
HÉLIOT (Maurice), 144, 145.
HÉMON (Louis), 220, 223.
HENRY (Fernand), 197, 199, 293.
HERMANT (René-Marie), 237.
HERVÉ, 206.
HILBEY (Constant), 89.
HISQUIN (Henri), 187, 284.
HOGGART (Richard), 15, 289.
HONNEL (Maurice), 252.
HUBERMONT (Pierre), 184, 258.
HUGHES (Clovis), 132.
HUGHES (Langston), 181.
HUGO (Victor), 38, 76, 77, 79, 84, 89, 90, 92, 96, 109, 168, 219.
HUMBERT (Jeanne), 146.

ISTRATI (Panaït), 25, 177, 178, 220.
ITHURBIDE (J.), 292.
IXIGREC, 147.

JACQUARD, 112.
JACQUES (Henry), 178, 284.
JACQUES (Lucien), 292.
JAMMES (Francis), 137, 141, 250.
JASIENSKY (Bruno), 183, 184.
JASMIN, 81, 92, 118, 119, 135.
JAURÈS, 133, 206.
JDANOV, 289.
JEAN (Fernand), 242.
JEAN (Dieudonné, Lucien, dit Lucien), 24, 141, 148, 149, 150, 151, 155, 165, 199, 291.
JEHAN DE MEUNG, 33.
JODELLE, 47.
JOINVILLE, 166.
JONES (Maman), 146.
JOUAN (Fernand), 184.
JOUHANDEAU, 14, 223, 224, 225.
JOURDAIN (Francis), 156, 182.
JOUY (Jules), 138.
JOYEUX (Maurice), 146.
JUMEAU (Joseph), 184.
JUSTUS (Jean), 195, 197, 199.

KAES (René), 289.
KATZ (Nathan), 187.
KESSEL (Joseph), 227.
KOCK (Paul de), 96.
KONCZYK (Jean-Marie), 255, 256.
KROPOTKINE, 81, 146.

LA BOÉTIE, 33.
LA BRUYÈRE, 283.
LACARCE (Gaston), 147.
LACASSE, 189, 192.
LACAZE-DUTHIERS (Gérard de), 146.
LACHAMBAUDIE, 84, 85, 86, 87.
LACORDAIRE, 76, 86.
LAFARGUE (Paul), 256.
LAFAYE (Benjamin), 106.
LA FONTAINE, 33.
LAFORGUE, 131.
LAGRAFEUILLE (Marcel), 251.
LALOU (René), 151, 171.
LAMARTINE, 77, 80, 84, 89, 90, 91, 92, 96, 123, 124, 271, 273.
LAMENNAIS, 75, 78, 86.
LANCE (Alain), 289.
LANDRY (C.-F.), 284.
LANOIZELÉE (Louis), 144, 155, 197, 200, 291, 292.
LANOUX (Armand), 199.
LAPIERRE (Marcel), 184, 221.
LAPOINTE (Savinien), 81, 84, 86, 88, 90, 96, 114, 117, 294.
LARBAUD (Valéry), 11, 155.
LASSALLE, 269.
LAST (Jef), 190.
LATZKO, 186.
LAURE (Marie), 91.
LAUTRÉAMONT, 131.
LA VARENDE (Jean de), 284.
LAVOISIER, 58.
LEBESGUE (Philéas), 167, 178, 195, 269, 270, 271, 273, 275.
LE BRAZ (Anatole), 134, 135.
LEBRETON (Théodore), 91, 114.
LECLERC (Max), 293.
LECLERC (P.), 199.
LECOIN (Louis), 146.
LECONTE DE LISLE, 143.
LECOTTÉ (Roger), 61, 290.
LEFÈVRE (Frédéric), 137, 160, 179, 192, 219.
LEGAY (Marcel), 138.
LE GOFFIC (Charles), 134, 135.
LEMAÎTRE (Jules), 138.
LEMONNIER (Léon), 14, 167, 168, 190, 288.

Leneveux (Henri), 81.
Lengrand (Louis), 266.
Lénine, 21, 24, 25, 288.
Leroux (Jules), 284.
Leroux (Pierre), 76, 77, 78, 81, 89, 93, 96, 199, 228.
Le Roy (Eugène), 135, 288.
Le Roy-Ladurie, 291.
Lertimier, 89.
Levain (Alexandre), 238.
Levasseur (Émile), 81, 82, 93, 290.
Lévit (Michel), 184.
Lichtenberger (André), 58, 290.
Lime (Kirsch, Antoine-Maurice, dit Maurice), 165, 199, 222, 252, 253, 254, 288, 293.
Lissagaray, 146.
Littré (Florence), 195.
Lockwood (H. D.), 76, 290.
Loffler (Paul-Adolphe), 181, 186, 187, 189, 190, 192, 214, 237, 287.
Lombat (Jean), 223.
London (Jack), 11, 20, 25.
Loubes (Jean), 184, 220.
Loubière (Pierre), 277.
Louis (Paul), 81, 290.
Louis-Philippe, 37, 92.
Louvet (Louis), 146.
Lucas (Aimable), 261.
Luce (Maximilien), 181.

Mac Orlan (Pierre), 144, 145.
Magne, 87.
Magre (Maurice), 132.
Magu, 82, 89, 92, 114, 293.
Mahé (André), 191.
Mahé (Marcel), 197.
Mahni (Pierre), 184.
Maïakovski, 21, 181.
Maillol, 277.
Maitron (Jean), 146, 287, 291.
Malato (Charles), 147.
Malet (H.-P.), 199.
Maliget (Th.), 251, 281.
Malon (Benoît), 96, 146.
Malraux (André), 181, 186, 187.
Malva (Alphonse Bourlard, dit Constant), 25, 184, 186, 189, 200, 258, 262, 264, 265.
Mann (Thomas), 189.
Manuel (Eugène), 124, 126, 132.
Marat, 70.
Marchand (Charles), 91.
Marcq (Georges), 242.
Mardelle (Maurice), 167, 243, 247, 248, 293.
Marestan, 146.
Margravou, 243, 294.
Maritain (Jacques), 240.
Marivaux, 33.
Marker (Chris), 226.
Marmousset (N.-L.), 238.
Martel (P.-E.), 284.
Martin du Gard (Roger), 211.
Martinet (Gilles), 10.
Martinet (Marcel), 169, 170, 172, 177, 186, 190, 192, 193, 240, 287, 289.
Marx, 24, 81, 83, 288.
Masereel (Frans), 181.
Massé (Ludovic), 12, 195, 269, 276, 277, 284, 292.
Massé (Sylvain), 187, 237.
Massé (Victor), 184.
Mastépiol (Roland), 269, 291.
Mathé (Roger), 292.
Mauras (le Père), 78, 79.
Maurette (Michel), 270, 276, 277.
Mauriac, 11.
Maurice de Sully, 32.
Maurière (Gabriel), 275.
Maurras, 171.
Meckert (Jean), 13, 165, 225, 226.
Mélet (Pierre), 195, 279.
Mercier, 30.
Mérimée, 39.
Messac (Régis), 171.
Meunier (Constantin), 181.
Michaud (René), 147.
Michel de Bourges, 78.
Michel (Louise), 81, 145, 146, 199.
Michelet, 12, 37, 38, 75, 79, 80, 92, 93, 96, 97, 112, 124, 129, 133, 147, 171, 172, 228, 279.
Mirbeau, 144, 145, 154, 156, 157.
Mistral, 92, 134, 141.
Molière, 33, 50.
Mollat (Michel), 291.
Monatte, 17, 171.
Monnet (M.-A.), 284.
Monnier (Thyde), 284.
Montesquieu, 65.
Montfort (Eugène), 150.
Montherlant, 11, 24.
Moray (Edmond), 197.
Moreau (Élise), 91.
Moreau (Pierre), 73, 83, 104.
Moselly (Émile), 135.
Mougin (Jules), 195, 197, 199, 243, 248, 250.
Mouloudji (Marcel), 232.
Mothé (Daniel), 252, 254, 255, 257.
Mousseron (Jules), 178, 237, 238, 258, 259, 261, 262, 292.
Moussinac (Léon), 223.
Musset (Alfred de), 79.

Nadaud (Martin), 81, 95, 97, 100, 288.
Napoléon III, 37, 92, 96.
Narcisse (Alphonse), 258, 265, 266.
Navel (Georges), 13, 18, 20, 25, 189, 199, 243, 245, 246, 247, 250, 251, 252, 256, 269.
Naville, 178.
Nazzi (Louis), 167, 171.
Nietzsche, 153, 189.
Nigond (Gabriel), 283.
Ninck (Roger), 197.
Nisard (Charles), 37, 38, 289.
Nisolle (Charles), 258, 264.
Nizan, 187, 195, 223.
Nodier, 77, 92.
Noguès (Marius), 267, 270, 278.

Ohnet (Georges), 211.
Orrit (Eugène), 89.
Oury (Louis), 257.
Owen Evans (David), 76.

Paillette (Paul), 146.
Palissy (Bernard), 47, 112.
Pallu (Jean), 15, 25, 181, 252, 253.
Parny, 271.
Pasternak, 181.
Patou (Hélène), 284.
Paul (Louis), 223.
Paulhan (Jean), 226, 246, 248.
Pauwels (Louis), 250.
Pawlowsky (G. de), 218.
Pecheyrand (Roger), 199, 293.
Pecqueur, 81.
Péguy (Charles), 10, 13, 14, 133, 137, 147, 148, 172, 199, 222, 240, 256.
Peigue (Henri), 242.
Peisson (Édouard), 184, 186, 205, 207, 220, 221, 222, 225, 239, 292.
Pelabon (Louis), 91.
Pelloutier, 81.
Perdiguier (Agricol, dit Avignonnais-la-Vertu), 25, 26, 37, 78, 81, 83, 84, 88, 93, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 104, 106, 109, 199, 246, 248, 288, 293.
Pergaud (Louis), 171, 222, 269.
Périkati-Polé, 22.
Pernette (Maurice), 199.
Pérochon (Ernest), 135, 269.
Perret, 179.
Perrin (Henri), 18.
Perwez (Jean), 184.
Pesquidoux (Joseph de), 135, 284.
Petit-Dutaillis (Charles), 61, 291.
Petitjean (Pierre), 278.
Petrone, 33.
Philippe (André), 195, 252.
Philippe (Charles-Louis), 13, 141, 143, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 165, 167, 199, 217, 225, 282, 291.
Philippon (Henri), 184, 221.
Picard (Roger), 59, 76, 290.
Piegeay (Henri Norre, dit Benoît), 270, 277, 278.
Pigault-Lebrun, 96.
Piron (dit Vendôme-la-clef-des-cœurs), 37, 88, 109.
Pisan (Christine de), 38.
Planche (Fernand), 147.
Plékhanov (G.), 289.
Plisnier (Charles), 184, 195, 205, 220.
Poncy (Charles), 81, 86, 89, 114, 116.
Ponson du Terrail, 15.
Ponty (L.-M.), 87, 89, 113.
Porchner (Boris F.), 291.
Pottecher (Maurice), 134.
Pottier (Eugène), 25, 92, 95, 122, 138, 291.
Poulaille (Henry), 9, 10, 11, 12, 13, 14, 16, 17, 23, 24, 144, 158, 165, 166, 167, 169, 170, 171, 172, 173, 177, 179, 181, 182, 183, 184, 186, 187, 189, 190, 192, 193, 195, 197, 200, 201, 203, 205, 206, 207, 208, 209, 214, 217, 218, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 228, 229, 239, 240, 256, 262, 273, 287, 291, 292.
Poulot (Denis), 96.
Pourrat (Henri), 135, 137, 178, 269, 282, 284, 291.
Pozner (Wladimir), 181, 187, 190.
Praux (Jean), 222.
Prévert, 250.
Prévost (Alain), 278.
Prévost (Jean), 14.
Prigent (Édouard), 217.
Privas (Xavier), 138.
Prod'homme (J.-G.), 150.
Proix (Robert), 147.
Proudhon, 77, 81, 96, 98, 100, 199, 288.
Proust (Marcel), 14, 167.
Prugnot (Jean), 195, 197, 293.
Pyat (Félix), 77.

Quarré (Antoinette), 89, 90.
Queneau (Raymond), 209.

Rabelais, 33, 39, 248.
Ragon (Michel), 195, 197, 199, 200, 201, 225, 228, 287, 288, 292.
Ragueneau, 50.
Rameau (Jean), 135.
Ramuz (C.-F.), 24, 137, 172, 178, 181, 189, 206, 207, 217, 240, 283, 284.
Ranchal (Claude), 284.
Raspail, 81, 102.
Rathery, 38, 289.
Réault, 50.
Reavey (Georges), 289.
Reboul (Jean), 81, 89, 90, 91, 184, 276.
Reboul (Jules), 247, 282.
Reclus, 81.
Rémy (Tristan), 14, 25, 169, 177, 179, 184, 186, 187, 189, 190, 192, 193, 195, 197, 199, 207, 208, 209, 210, 231, 287, 292.
Renard (Georges), 57, 290.
Renard (Jules), 145, 225, 282.
René d'Anjou, 30.
Réséda (Suzanne), 242.
Restif de la Bretonne, 52, 55, 56, 68, 283.
Retz, 166.
Reval (Joseph), 289.
Reverdy, 277.
Reville (André), 61, 291.
Reyer (Georges), 155, 292.
Reynier (Gustave), 33, 288.
Richepin (Jean), 132.
Rictus, 12, 137, 138, 140, 141, 143, 144, 294.
Rimbaud, 131.
Robespierre, 134.
Robin (Armand), 231.
Robin (Paul), 146.
Robinet (Jean), 270, 279.
Roblès (Emmanuel), 232.
Rochefort (Henri), 145.
Rodrigues (Olinde), 88, 287.
Roger (G.), 136, 288.
Rogissart (Jean), 167, 269.
Rogron (P.), 86.
Rolland (Romain), 23, 24, 134, 177, 187, 220, 262.
Roly (Michel), 85, 89, 118, 293.
Romagne, 190, 223, 292.
Ronsard, 47.
Rostand (Edmond), 50.
Roth (Lucien), 171.
Rotrou, 48.
Rouget (François), 84, 91.
Rouget de Lisle, 78.
Roumanille, 92.
Roumieux, 231.
Roupnel (Gaston), 136, 291.
Rousseau (Achille), 84.
Rousseau (Jean-Jacques), 10, 12, 13, 24, 50, 56, 57, 66, 75, 79, 82, 113, 171, 218, 228.
Rousselot (Jean), 14, 276.
Rutebeuf, 26, 30, 31, 32, 288, 293.
Ryner (Han), 146.

Sabatier (Robert), 232.
Sabourin (Camille), 255.
Sachs (Hans), 48, 294.
Sadoul (Georges), 179, 182.
Sailer (J.-C.), 85.
Saint-Georges de Bouhélier, 132.
Saint-John Perse, 11.
Saint-Léon (Martin), 60, 61, 290.
Saint-Simon, 81, 88, 166.
Sainte-Beuve, 76.
Sand (George), 57, 78, 81, 89, 94, 97, 98, 109, 114, 123, 125, 135, 171, 219, 290.
Sandry (Geo), 238.
Sangnier (Marc), 19, 20, 133.
Sarraut (Albert), 277.
Sarrazin (Albertine), 233.
Sartre (Jean-Paul), 10, 11, 25, 293.
Scarron, 48.
Schlumberger (Jean), 158.
Schmitt (Marcel), 242.
Scudéry, 48.
Sécheresse, 91.
Sedaine (Michel-Jean), 52, 55, 56.
Sée (Henri), 61, 291.
Sénéchal (Christian), 136, 171, 288.
Sensfelder (M.), 294.
Serge (Victor), 22, 177, 181, 190, 287.
Sergent (André Mahé, dit Alain), 11, 12, 146, 191, 195, 197, 291.
Sévigné (Mme de), 64, 166.
Sévry (André), 189, 217, 222, 225.
Seys (D.), 199.
Shakespeare, 45, 173, 288.
Simon (Émile), 146.
Sinclair (Upton), 178, 181, 189.
Siquier (Jean), 292.
Slonim (Marc), 289.
Soljénitsyne, 26.
Sorel (Ch.), 33.
Sorel (Georges), 133, 172, 189.

Soulié (Frédéric), 79.
Soullillou (Albert), 184, 186, 195, 252, 253.
Souvestre (Émile), 77, 135.
Spire (André), 133.
Staline, 25, 288.
Steinlen, 138, 140, 181.
Stendhal, 102.
Stéphane (Marc), 284.
Stirner, 247.
Streuvels (Stinj), 187.
Sue (Eugène), 15, 24, 37, 77, 78, 96.
Suleiman (Susan), 289.
Sully Prudhomme, 132.
Sylvestre (Charles), 135.

Tailhade (Laurent), 145.
Taine, 56.
Talva (François), 291.
Tambucci (Hippolyte), 89.
Terrace (Paul), 242.
Teulé (Ferdinand), 195, 200, 293.
Thérive (André), 14, 157, 167, 192, 252.
Thierry (Albert), 170, 171, 172, 189, 240.
Thiers, 77.
Thirion (André), 21, 289.
Thoreau, 247.
Thorez (Maurice), 147, 262.
Tillier (Claude), 135.
Tolain, 81, 96.
Tolstoï, 154.
Toulouse-Lautrec, 138.
Tourte (Francis), 87, 89, 118.
Tousseul (Jean), 178, 262, 279, 281, 282.
Tristan (Flora), 79, 81, 83, 85, 290.
Trofimoff (André), 48, 288.
Trotski, 21, 24, 170.
Truquin (Norbert), 12, 25, 95, 97, 100, 101, 102, 199, 293.

Vadé (Jean-Joseph), 52, 53, 138, 140, 141.
Vaillant-Couturier, 178, 182, 184, 190.
Valdour (Jacques), 16.
Valet (Henriette), 187, 237.
Valette (Philippe), 275.
Vallès, 145, 217.
Valois (Georges), 133, 150, 171, 189.
Vandeputte (Louis), 149.
Vandercammen (Edmond,) 184.
Van Gennep (Arnold), 195.
Van Gogh, 131.
Varennes (J.-Ch.), 284.
Varlin (Eugène), 96, 146.
Vaudelin (Gaston), 223.
Vercel (Georges), 221.
Verdier, 96.
Vergez (Raoul), 243, 248, 293.
Vergine, 147.
Verhaeren, 273.
Verlaine, 91, 225.
Vicaire (Gabriel), 135.
Vidal (Jean), 171, 275.
Vigny (Alfred de), 77, 78.
Vildrac (Charles), 158, 171, 181, 273, 282.
Villemain, 119.
Villon, 30, 33.
Vimereu (Paul), 282.
Vinçard, 81, 84, 88, 89, 93.
Vincennes (Jean de), 16.
Vincent (Raymonde), 284.
Viollet (Alphonse), 89, 287.
Virgile, 250.
Vlaminck, 211.
Vodaine (Jean), 199, 294.
Voisin (Joseph), 178, 184, 187, 272.
Voitelain (Louis), 89.
Voiture, 173.
Volker (G.), 190.
Voltaire, 24, 53, 55, 67, 98, 113, 131.

Walter (Gérard), 269, 291.
Watteeuw (dit Le Brouteux), 237.
Weil (Simone), 16, 17, 18, 20, 245.
Whitman (Walt), 273.
Wintzen (René), 228.
Wodli (Guillaume), 13, 183, 242, 243.
Wolf (Charles), 184, 221.
Wolf (Philippe), 291.
Wullens (Maurice), 170.

Yell (Michel), 156.
Yole (Jean), 135, 284.

Zénon, 113.
Zévaco (Michel), 15.
Zévaès (Alexandre), 291.
Zola, 17, 20, 96, 97, 132, 138, 158, 168, 171, 189, 218, 283.
Zweig (Stefan), 181.